

Voyage à l'intérieur d'une dynastie chirurgicale : la famille Sue *

par le Dr Patrick TAILLEUX**

Pendant près de deux siècles, la famille Sue donna à la chirurgie une lignée presque ininterrompue de quatorze praticiens.

Si plusieurs d'entre eux marquèrent durablement leur époque et laissent un souvenir encore vivace dans l'histoire de la médecine, c'est avec Eugène Sue, l'un des derniers de cette longue dynastie, que la postérité se montra la plus généreuse, non pas en tant que chirurgien, mais comme l'un des écrivains les plus féconds du XIX^e siècle.

Avoir dans sa famille un, deux ou même trois membres d'une même profession est chose assez courante, singulièrement en médecine. Être, en revanche, quatorze du même nom ayant pratiqué, sur près de deux siècles et pendant quatre générations, le métier de chirurgien est un fait suffisamment rare pour retenir l'attention. C'est le cas de la dynastie des Sue qui, du règne de Louis XIV à la fin du second Empire, vont à travers cinq régimes successifs assurer la pérennité d'une tradition familiale d'une façon aussi brillante qu'étonnamment durable. De 1699 à 1865, et pratiquement sans interruption, on retrouvera, en effet, un ou plusieurs Sue à chaque tournant de l'histoire de la médecine, et bien souvent de l'Histoire tout court. L'ensemble de la famille Sue est originaire de La Colle, petit bourg provençal proche de Cagnes et dépendant du diocèse de Vence. La dynastie chirurgicale de Sue est issue des frères Marc et Pierre-Jean Sue, dont seul le premier fut chirurgien.

Marc Sue est chronologiquement le premier représentant de cette lignée. Il exerça à La Colle comme chirurgien-barbier et prit une part active à la fondation de l'hôpital de cette commune où il fut le premier chirurgien jusqu'en 1740.

* Communication présentée à la séance du 21 février 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 12, rue Dumont-d'Urville, 76000 Rouen.

Alexandre Sue fut l'un des deux fils de Marc Sue, et le seul à pratiquer la chirurgie à La Colle, où il succéda à son père en ville comme à l'hôpital. Deux de ses fils reprirent le flambeau de la chirurgie : Jean l'aîné, qui fut à l'origine de la branche provençale des Sue, et Jean-Antoine, de la branche orléanaise.

Jean Sue naît le 26 février 1743 à La Colle. Sa carrière fut exclusivement militaire puisqu'entré à dix-huit ans dans l'Armée comme « élève en chirurgie », il ne quittera l'uniforme que cinquante ans plus tard pour prendre sa retraite à Grasse en 1811. Il y meurt le 8 mai 1820 : son fils, Fortune-Joseph, était déjà mort depuis huit ans.

Fortune-Joseph Sue, le bien mal nommé, eut une carrière aussi brève que celle de son père fut longue, puisqu'il la termina à l'âge où ce dernier l'avait commencée. Il naît le 9 décembre 1793 à l'île Sainte-Marguerite. Admis comme chirurgien sous-aide major à Toulon, c'est à l'armée d'Espagne où il fut affecté en 1811 qu'il meurt le 13 mars 1812 : il n'avait que dix-neuf ans.

Jean Antoine Sue, oncle du précédent et frère de Jean Sue, naît le 12 janvier 1757 à la Colle. Maître en chirurgie du Collège royal d'Orléans en 1781, il se décide, âgé de quarante-huit ans, à passer sa thèse de doctorat en médecine, sous la présidence de Pierre Sue, en prenant pour sujet : « Dissertation sur l'hépatitis ou inflammation du foie. » Il est décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1813.

Jean-Joseph Sue III, fils de Jean-Antoine, naît le 24 novembre 1786 à Orléans et fera une carrière presque entièrement militaire. D'Austerlitz à Waterloo, il va faire toutes les campagnes de l'Empire. On le retrouve en 1809 chirurgien de deuxième classe de la Garde impériale, dont son cousin parisien, Jean-Joseph Sue II, est le médecin en chef. Décoré de la Légion d'honneur à vingt-six ans, il soutient, la paix revenue, le 10 décembre 1814, une thèse de doctorat en médecine sur les « les calculs biliaires dans la vésicule du fiel ». Suivant un habitude acquise, l'oncle Pierre Sue préside le jury. La santé compromise par ses nombreuses campagnes, il quitte l'Armée et se retire à Orléans où il meurt le 26 janvier 1824.

Pierre-Jean Sue, frère de Marc Sue, ne fut pas chirurgien mais un bourgeois de La Colle. De ses trois fils, deux devinrent chirurgiens : Jean Sue et Jean-Joseph Sue I, qui seront à l'origine de la branche parisienne de la famille. Le troisième fils, Honoré Sue, ne fut pas chirurgien, mais compta dans sa descendance trois chirurgiens dont deux, Benoît et Benoît-Pierre, formeront la branche nantaise des Sue.

Jean Sue naît en 1699 à La Colle. À seize ans il « monte » à Paris et s'engage comme « apprenti » chez le chirurgien Jean Devaux auprès duquel il effectuera le stage obligatoire précédant les études de chirurgie. Vinrent ensuite les études à Saint-Côme qu'il entame en 1715. La soutenance d'une thèse en latin n'étant pas encore obligatoire, Jean Sue est nommé en 1728 « maistre-chirurgien jurez » de la Ville de Paris. La même année fut également reçu Germain Pichault de la Martinière, futur premier chirurgien de Louis XV, et auquel Jean Sue nouera une amitié indéfectible. Le 1^{er} mars 1744, il est élu prévôt et siège à l'Académie de chirurgie nouvellement créée par Louis XV. Jean Sue assumera la lourde charge de prévôt six années consécutives. Il sera, à ce titre, intimement mêlé à l'âpre lutte que se livrèrent chirurgiens et médecins, singulièrement pendant le procès qui les opposa de 1743 à 1749. C'est peu dire que l'énergie dépensée par le prévôt Jean Sue dans cette guerre

intestine greva lourdement son activité proprement chirurgicale. Quittant cette charge écrasante, son fils et biographe, Pierre, pourra dire ainsi que son père n'avait finalement pratiqué que la petite chirurgie. On comprend dans ces conditions que Jean Sue n'ait que peu publié. On lui doit trois ouvrages : un traité de chirurgie, un catalogue de botanique et un recueil de médicaments. Jean Sue meurt le 30 novembre 1762.

Pierre Sue, fils unique de Jean Sue, va être, avec son oncle Jean-joseph Sue I, l'un des plus éminents représentants de la dynastie. Les histoires de la médecine portent encore de nos jours témoignage de cette renommée en ne citant souvent que ces deux hommes, associés dans l'immortalité à Eugène Sue, mais pour des motifs différents. Pierre Sue naît le 28 décembre 1739 à Paris. Il commence en 1760 ses études à Saint-Côme sous la houlette de son oncle qu'il suit à la Charité, et soutient le 17 septembre 1763 sa thèse de maîtrise en chirurgie à propos de la césarienne. En 1767, il est nommé par La Martinière professeur démonstrateur à l'École Pratique de Dissection, conjointement à Lassus, et en 1773 est admis comme adjoint à l'Académie royale de chirurgie. Il accède en 1774 au poste de prévôt du Collège de chirurgie, succédant ainsi à son oncle et à son père, et siège en 1775 à la nouvelle Académie de chirurgie. Nommé en mars 1779 receveur du Collège de chirurgie, il présidera à ce titre nombre de thèses. La Convention, par décret du 4 décembre 1794, crée à Paris une École de Santé réunissant le Collège de chirurgie et la Faculté de médecine. C'est à Pierre Sue que revient le 3 janvier 1795 la charge de reconstituer la bibliothèque de cette nouvelle École. Pendant quatorze années, Pierre Sue va consacrer toute son énergie et une grande partie de son temps à cette tâche à laquelle son érudition et sa bibliophilie notoires le désignaient. Conscienctieux et méthodique, il va inlassablement ranger, cataloguer et accroître le fond de cette bibliothèque qui, sous ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler « son règne », va être porté à 15 000 volumes, 6 000 thèses, 300 volumes, de « Mélanges », 10 000 manuscrits, 2 volumes des prix de l'Académie de chirurgie, le tout réuni dans un double catalogue par matières et par noms d'auteurs. Ce travail de titan fait que Pierre Sue, et suivant les termes de Désormeaux, « peut être considéré comme le fondateur » de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris. Le 14 mars 1803, Pierre Sue est nommé fort logiquement à la chaire de bibliographie médicale dont il fut le premier et le dernier titulaire. Enfin, le 2 mars 1808, il est nommé titulaire de la chaire de médecine légale et de celle d'histoire de la médecine. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes nationales et étrangères, Pierre Sue meurt le 28 mars 1816 à Paris. A l'inverse de son père, Pierre Sue publia énormément : le catalogue de ses travaux, qu'il n'est pas dans notre propos de reprendre ici, comporte des dizaines de titres d'ouvrages non seulement médicaux mais également littéraires ainsi qu'un nombre impressionnant d'éloges, dont celui de Xavier Bichat.

Jean-Joseph Sue I, fils de Pierre-Jean Sue, naît le 20 avril 1710 à La Colle. Il commence, à Paris, son apprentissage de chirurgie chez César Verdier, anatomiste réputé. Dès 1731 il est inscrit à l'Hôtel-Dieu dans le service de Boudou, ophtalmologue renommé. Boudou et Daviel inspirèrent directement Jean-Joseph dans le choix du sujet de sa thèse qu'il passera le 7 aout 1751 sur l'opération de la cataracte. A partir de ce moment, la vie de Jean-Joseph Sue va se développer dans deux directions parallèles : sa carrière d'anatomiste, d'une part, et sa carrière hospitalière,

d'autre part. C'est dans le cadre de son enseignement que Jean-Joseph Sue va mettre au point ses fameuses planches anatomiques de couleur au nombre de cent quatre-vingt-quinze, de qualité exceptionnelle, et que son fils Jean-Joseph Sue II portera à trois cent soixante-quatre. Jean-Joseph passa également maître dans l'art de la conservation des pièces anatomiques grâce à un procédé d'injection par corrosion, ainsi que dans celui des préparations en cire qu'il porta à un degré proche de la perfection. Son cabinet devint de ce fait un véritable musée qui comptera près de mille trois cents pièces composées de préparations anatomiques, de cires, mais également de nombreuses pièces tératologiques et d'anatomie pathologique. L'année 1754 le voit nommé, âgé seulement de quarante-quatre ans, à l'Académie de chirurgie où il retrouve son frère Jean. Il exercera d'ailleurs avec celui-ci la fonction de prévôt du Collège de chirurgie pendant dix-huit ans. En 1785 il est nommé professeur démonstrateur royal en remplacement de Sabatier. On lui adjoint Pelletan comme substitut. La réputation d'anatomiste de Jean-Joseph Sue lui vaudra, dès 1746, d'enseigner cette discipline à l'Académie de peinture et de sculpture. Mais c'est à l'hôpital de la Charité que Jean-Joseph Sue va déployer l'essentiel de son activité, justifiant le surnom de « Sue de la Charité » sous lequel on le désigne parfois. Il est en effet nommé en 1761 substitut du chirurgien en chef : il y restera près de vingt-cinq ans, et prendra en 1773 le titre de « chirurgien major ». On compte parmi ses nombreuses publications un « traité des bandages », un « Abrégé d'anatomie », « l'Anthropotomie », ouvrage introuvable dans lequel il résume ses méthodes d'injection et d'embaumement, ainsi qu'une édition française de l'« Ostéologie » de Monro. Marié en 1759 à une savoyarde, il eut deux filles et un fils, Jean-Joseph Sue II. Il meurt le 8 décembre 1792.

Jean-Joseph Sue II, injustement appelé parfois Jean-Baptiste sur sa thèse de maîtrise et unique fils de Jean-Joseph Sue I, naît le 13 janvier 1760 à Paris. Sa carrière médicale se calque presque entièrement sur celle de son père. Dès 1777 il suit l'enseignement de son père et, le 16 juin 1781, est reçu maître en chirurgie avec thèse sur l'œsophagotomie. En 1785 il lui succède à la Charité où il ne restera cependant que substitut. Il succède également à son père en 1792 à l'Académie de peinture et de sculpture où il professera jusqu'à sa mort. Il succède enfin à Jean-Joseph Sue I à l'École pratique où il enseigne l'anatomie de 1787 à 1794. Sa carrière professorale va s'accroître lors de la création du « Lycée » fondé en 1781 par Pilâtre de Rozier, en compagnie de noms illustres comme ceux d'Ampère, Foucroy et Jussieu. Conjointement, les voies de la vie militaire le mèneront au poste de médecin en chef de la Garde impériale qu'il occupera de 1800 à 1812 et où il retrouvera son cousin et homonyme. Il participe à ce titre à la campagne de Russie. Ambitieux et assez opportuniste, il réussit à se concilier les faveurs de Louis XVIII et du comte d'Artois ; comblé d'honneurs (il avait obtenu en 1824 le grade d'officier de la Légion d'honneur), il décède le 21 avril 1830 à Paris. Du second de ses trois mariages successifs naîtra le seul héritier qui reprit le flambeau séculaire de la chirurgie : Marie-Joseph Sue.

Marie-Joseph Sue naît à Paris le 26 janvier 1804. Il préfèrera le prénom de son parrain Eugène Beauharnais. Élève dissipé, il est à dix-neuf ans pris par son père à l'hôpital de la Maison du Roi. Envoyé le 2 juin 1823 aux armées comme sous-aide, il participe à la campagne d'Espagne et à la prise du Trocadéro. Frasques et fredaines

le poussent à la démission le 22 novembre 1825. Son père, hors de lui, l'envoie alors au Antilles où il embarque le 21 février 1826 sur la corvette « Le Rhône », avec le grade de chirurgien auxiliaire de 3^e classe. Le 21 avril 1830, son père meurt en lui laissant le coquet héritage de près d'un million. Devenu riche, ce jeune homme, qui ne fut chirurgien que par la volonté paternelle, quitte l'uniforme pour le monde du luxe, des arts et des lettres. Devenu populaire, l'auteur des « Mystères de Paris » et du « Juif errant » est élu député de Paris en 1848 dans les rangs socialistes. Après le coup d'État de 1851, il est incarcéré au Mont-Valérien et refusant la grâce présidentielle, exilé en Savoie italienne, à Annecy, où il meurt le 3 août 1857.

Benoît Sue, fils d'Honoré Sue et neveu de Jean-Joseph Sue I et de Jean Sue, naît le 12 juin 1736 à La Colle. Benoît Sue, maître en chirurgie, exerçait la fonction de chirurgien major de la ville de Nantes et figure au rang des officiers du château de cette ville. Arrêté sous la Terreur le 17 novembre 1793, Benoît Sue est incarcéré pendant huit mois. Il comparaît devant le tribunal révolutionnaire, mais est acquitté le 28 septembre 1794, en partie grâce au témoignage de Guillaume-François Laënnec. De retour à Nantes, il reprit l'exercice de la chirurgie.

Benoît-Pierre Sue naît à Nantes le 27 septembre 1776. Il est nommé, de 1795 à 1797, chirurgien de 3^e classe à Brest. Il n'obtiendra sa thèse à Paris qu'à trente-six ans sur un « Aperçu général des fractures » et avec l'immanquable oncle Pierre Sue comme président. La Restauration se montrera plutôt ingrate avec ce royaliste convaincu, même s'il se voit décoré le 25 avril 1821 de la Légion d'honneur. Il se retire et meurt à Nantes.

Georges-Antoine-Thomas Sue, petit-fils d'Honoré Sue, naît le 21 décembre 1792 à Cannes où son père, Alexandre Sue, était négociant. Il quitte à dix-sept ans sa Provence natale pour poursuivre ses études à Paris, mais, aspiré par le tourbillon de l'épopée impériale il est admis comme chirurgien de 3^e classe aux ambulances de la Garde impériale où se trouve déjà son cousin et que son oncle vient de quitter. La paix revenue, il passe en avril 1816 une thèse de doctorat en médecine sur les « pneumopatoses intestinales ». Renonçant à la chirurgie, il est nommé en 1831 médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Marseille. En 1851 il est promu au poste de directeur de l'École préparatoire de médecine et de pharmacie. Malade et fatigué, il doit cependant abandonner toutes ses fonctions en 1856 et s'éteint le 15 avril 1865. Avec lui disparaissait le dernier représentant de cette exceptionnelle lignée de chirurgiens et de médecins qui, de la Provence à la Vendée, et de Paris aux portes de Moscou, porta le nom de Sue sous six rois, deux empereurs et autant de républiques.

BIBLIOGRAPHIE

L'idée de ce travail fut inspirée par le remarquable ouvrage de Pierre Vallery-Radot : « chirurgiens d'autrefois. La famille d'Eugène Sue » (Ricou-Ocia Éditeurs, Paris 1945).

La première place de cette bibliographie lui revenait donc de droit.

ACKERNECHT (E.H.). — « La médecine hospitalière à Paris (1794-1848). » Payot, Paris 1986.

BAYLE et THILLAYE. — « Biographie médicale », tome II (Adolphe Delahays, Paris, 1855).

BARIETY et COURY. — « Histoire de la médecine » (Fayard, 1963).

Biographies médicales. — « Notes pour servir à l'histoire de la médecine et des grands médecins » (J-B. Baillière, Édit., Paris, 1927-1939).

BOURGUIGNON (Jean) — « Corvisart, premier médecin de Napoléon » (Lab. Ciba, Lyon, 1937).

CREHANGE (P.A.). — « Les livres anciens de médecine et de pharmacie » (Éditions de l'Amateur, 1984).

GANIERE (Paul). — « Corvisart, médecin de l'Empereur » (Librairie académique Perrin, Paris, 1985).

Grand Larousse Encyclopédique, tome X (Paris, 1960).

HAHN (André) DUMAITRE (Paule). — « Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris » (Olivier Perrin, Édit., Paris, 1962).

HUARD (P.). — « Sciences, médecines et pharmacie de la Révolution à l'Empire (1789-1815) » (Da Costa, Paris, 1970).

HUARD (P.) (directeur de la publication). — « Biographies médicales et scientifiques : XVIII^e siècle » (Da Costa, Paris, 1970).

PANCKOUCKE. — « Dictionnaire des sciences médicales : Biographie médicale », tome VII (Paris, 1825).

PECKER (André) (directeur de la publication). — « La médecine à Paris du XIII^e au XX^e siècle » (Édit. Hervas, Paris, 1984).

RIVERAIN (Jean). — « Dictionnaire des médecins célèbres » (Larousse, 1969).

SUMMARY

For almost two centuries, the Sue house gave birth to a nearly unbroken lineage of fourteen surgeons.

Many of them did leave their mark on their time as well as a long-standing memory in the history of medicine. But it is with one of the last members of that long dynasty that posterity showed its magnanimity, although Eugène Sue did not become a surgeon but one of the most creative writers of the 19th century.



